

Racisme, au cœur des luttes syndicales (2/3) :

Les moteurs psychologiques et sociaux du racisme

Fiche d'actualité 2016 - 5¹ ■ Décembre 2016

La « crise des réfugiés », les attentats, le dumping social, les conflits internationaux, ... tous ces éléments de l'actualité rendent toujours très vivaces la peur et le rejet de l'autre, de l'étranger. La légitimité du travail syndical sur le racisme trouve ses sources dans la violation des droits

¹ Cette **fiche d'actualité** est destinée aux militants en formation à l'Ecole syndicale de Bruxelles, afin de les aider à

fondamentaux des travailleurs. De plus, et ce n'est pas le moindre des maux en termes syndicaux, le racisme est une menace grave pour l'unité des travailleurs dans la construction de leurs rapports de forces avec les employeurs. Ajoutons que, de manière régulière, les organisations syndicales sont interpellées par leurs affiliés à son propos. Enfin, elles peuvent jouer un rôle important pour arriver à battre en brèche le phénomène du racisme dans la société.

Trois nouvelles fiches d'actualité seront ici proposées pour comprendre le racisme, sous l'angle historique (1/3), sous ses moteurs psychologiques et sociaux (2/3) et sous sa fonctionnalité sociale, économique et politique (3/3 – à paraître en 2017).

L'enquête intersyndicale² menée, début 2016, à Bruxelles, auprès de plus de 300 représentants syndicaux confirme des tendances *inquiétantes*. Quatre délégués sur cinq ayant répondu à l'enquête constatent l'expression de préjugés et de stéréotypes sur le lieu de travail. Selon les répondants, le racisme s'exprime « régulièrement », en lien avec des convictions religieuses ou philosophiques (32%), avec la nationalité (26%) ou avec la prétendue race (24%). Les délégués indiquent que le racisme se manifeste souvent, aussi, dans des domaines liés à l'employeur, comme le recrutement, la sélection et la promotion. En résumé, le racisme et les discriminations, bien présents sur le lieu de travail, prennent des formes multiples et visent souvent des catégories de travailleurs spécifiques. Les instruments syndicaux existants, comme les plans de diversité, sont peu connus et sous-utilisés. Le travail n'est pas simple : le racisme peut être un sujet délicat à aborder avec les collègues. Trois délégués sur quatre sont néanmoins prêts à entreprendre des actions contre le racisme sur le lieu de travail. Cependant, la même enquête révèle qu'un représentant syndical sur deux indique ne pas disposer des moyens nécessaires à cette fin...

D'où vient le racisme ? A-t-il toujours existé ? Est-ce un phénomène *naturel* ou est-ce le produit d'une construction *sociale* ? Comment fonctionne-t-il ? Parmi les moteurs du racisme, on distingue plusieurs éléments, à analyser en profondeur.

La peur de l'autre³

² Résultats de l'enquête « Racism, Game Over », brochure intersyndicale, FGTB, CSC, CGSLB, Bruxelles, mars 2016, 32 p.

³ Albert MEMMI, « RACISME », Encyclopædia Universalis [en ligne], page consultée le 16 août 2016. URL : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/racisme/>

La peur de l'Autre nous viendrait du fond des âges. Si un inconnu est dangereux, il est sans doute mauvais et l'on est justifié à le haïr. Face à cette peur, qui génère beaucoup d'insécurité, le racisme explique et rassure, il excuse et légitime une agressivité défensive.

Selon le psychiatre Boris Cyrulnik⁴, il y aurait deux sortes de peurs. La première est la peur déclenchée, sans apprentissage, chez un animal, par un objet sensoriel. Cette peur apporte un bénéfice adaptatif qui permet probablement à certaines espèces de survivre. Le deuxième type de peur est la peur acquise. Très tôt dans le monde vivant, des processus d'apprentissage se mettent en place. Les animaux ont très vite accès à des représentations sensorielles d'odeurs, d'images. Les animaux choqués par un objet qu'ils associent au danger le gardent en mémoire, gravent l'idée dans leur système nerveux et, quand ils perçoivent à nouveau cet objet (ou un objet analogue), ils ont désormais « appris »... la peur. La peur animale diffère de nos peurs en ce sens que « nous, humains, vivons assez peu dans le monde des perceptions, et énormément dans le monde des représentations. Ce qui nous fait peur, c'est l'idée que nous nous faisons des choses, bien plus que la perception que nous en avons. Nos peurs sont pratiquement les productions de notre propre esprit ».

La conduite raciste se déclinerait en deux élans complémentaires : refuser l'Autre et s'affirmer soi-même. Si l'on entre dans le registre psychanalytique, on dira que le racisme permet d'affirmer le moi, individuel et collectif. C'est en cela qu'il rassure. Cela se fait au prix d'une injustice, mais en ce domaine, le besoin est tel que la morale s'incline et que le mythe triomphe...

C'est le même procédé qui, motivé par l'intérêt, impulsera une agression, avec une utilisation mythique d'une différence (réelle ou supposée), physique ou autre, comme justification de cette agression. Tentons d'analyser ces intérêts et en quoi ils sont liés.

Un phénomène construit

⁴ Entretien avec Boris Cyrulnik, « Eloge de la peur » par Michel Piquemal, in Clés, page consultée le 27 septembre 2016, URL : <http://www.cles.com/debats-entretiens/article/eloge-de-la-peur>

L'attitude raciste s'accompagne d'une connotation défavorable du groupe visé. Le discours raciste n'est toutefois pas nécessairement péjoratif. Les « bonnes » caractéristiques font, au même titre que les mauvaises, partie de l'organisation perceptive du raciste⁵. Ainsi, la phrase « Les Noirs courent vite » est raciste, malgré son apparence positive.

Bien que les peurs accompagnent presque tous les organismes vivants, le racisme n'est pas, pour autant, un phénomène ou un comportement *inné*. On ne naît pas raciste : les jeunes enfants ne sont pas racistes.

Le racisme est un comportement et un phénomène *socialement construit*. Il est profondément lié au contexte dans lequel il existe. Selon Edouard Delruelle « dire que le racisme est une question politique avant d'être une question morale, c'est reconnaître que le racisme traverse *l'ensemble* de la société – ce qui ne veut pas dire que nous sommes tous racistes, mais que le racisme nous concerne *tous*, qu'il épouse toutes les dimensions du social et de l'existence – le désir, le travail, le langage, le pouvoir »⁶.

Le dictionnaire *Larousse* définit le *racisme* comme une « idéologie, fondée sur la croyance qu'il existe une hiérarchie entre les groupes humains, les 'races' ; (ou un) comportement inspiré par cette idéologie ».

Le racisme est plus complexe que la xénophobie, définie comme l'hostilité systématique manifestée à l'égard de ce qui est étranger. Il est établi aujourd'hui, tant par les sciences humaines que biologiques, que le racisme est construit sur des discours à prétention scientifique, visant à justifier la supériorité d'un groupe d'êtres humains sur d'autres.

Le racisme est un « phénomène social total »⁷, pluridimensionnel. Il comporte notamment⁸ :

- des jugements et des attitudes (opinions, croyances, préjugés, stéréotypes) qui se manifestent par divers modes de stigmatisation (généralisations insultantes, injures, appels à la haine, menaces...) ;
- des comportements ou des pratiques sociales (de l'évitement à la discrimination et à la persécution) ;
- des fonctionnements institutionnels qui préconisent l'exclusion et la mettent en pratique ;

⁵ Colette Guillaumin, « L'idéologie raciste, Genèse et langage actuel », Gallimard, Paris, 2002, p. 275.

⁶ Edouard Delruelle, « Le racisme nouveau », 4 février 2014, page consultée le 2 septembre 2016, URL : <http://edouard-delruelle.be/racismenouveau/>

⁷ Etienne BALIBAR, Immanuel WALLERSTEIN, Race, nation, classe, Les identités ambiguës », La Découverte & Syros, Paris, 1997, p. 28.

⁸ « Racisme », Encyclopédie Larousse en ligne, page consultée le 2 octobre 2016, URL <http://www.larousse.fr.encyclopedie/divers/racisme/85140>

- des discours idéologiques liés ou non à des programmes politiques, comportant souvent, depuis le milieu du XIX^{ème} siècle, des prétentions à la scientificité : c'est le racisme 'de doctrine'.

Le racisme est bel et bien idéologique, même s'il ne se vit pas nécessairement comme tel. Il est profondément intériorisé : c'est une croyance, ancrée dans des systèmes de pensée ; une construction sociale créant des images qui assignent à d'autres êtres humains une identité déterminée.

Les mécanismes du racisme

Les identités sont multiples : chaque personne se distingue de son voisin par la multiplicité de ses identités qui font d'elle un être unique. Les identités sont évolutives ; rien ni personne n'a d'identité figée une fois pour toutes. L'identité « se construit et se transforme tout au long de l'existence »⁹.

L'identité se construit dans des contextes familiaux, sociaux, politiques, économiques, historiques et culturels, qui l'influenceront. La spécificité des cultures, leur originalité ne repose pas sur les caractères physiologiques des populations mais sur les rapports sociaux que les humains ont noués entre eux, sur la modification de ces rapports au cours du temps, et sur le type de représentations mentales qui les accompagnent.

Les assignations identitaires

L'assignation identitaire, c'est-à-dire la réduction d'une personne à une de ses caractéristiques, réelles ou supposées, s'inscrit dans des rapports sociaux de domination, et produit des effets stigmatisants. Chez les stigmatisés, il crée notamment des blessures identitaires et chez les stigmatisants, il alimente un regard biaisé sur des groupes humains infériorisés. Il ouvre la voie à la légitimation de rapports de domination et, en conséquence, à la distribution d'avantages aux uns, de désavantages aux autres.

« C'est Erving Goffman qui a fait du stigmaté (étymologiquement, une marque durable sur la peau) un concept sociologique, en l'étendant à tout attribut social dévalorisant, qu'il soit corporel ou non -être handicapé, homosexuel, juif, etc. Le stigmaté n'est pas un attribut en soi : il se définit dans le regard d'autrui. Il renvoie à l'écart à la norme : toute personne qui ne correspond pas à ce qu'on attend d'une personne considérée comme « normale » est susceptible d'être stigmatisée. Le

⁹ Amin Maalouf, Les identités meurtrières, Le livre de Poche, Editions Grasset et Fasquelle, 1998, p. 31.

stigmatise s'analyse donc en termes relationnels. Il renvoie autant à la catégorie à proprement parler qu'aux réactions sociales qu'elle suscite et aux efforts du stigmatisé pour y échapper. »¹⁰

Enfermer une personne dans une identité, en produisant une essentialisation, est un élément-clé du racisme. L'assignation identitaire nourrit la peur des autres, voire la haine et mène souvent à la discrimination. Cette assignation, ces identités réductrices, sont potentiellement d'une violence meurtrière. Pour Amin Maalouf, l'assignation identitaire « désigne une conception qui « réduit l'identité à une seule appartenance, installe les hommes dans une attitude partielle, sectaire, intolérante, dominatrice, quelquefois suicidaire, et les transforme bien souvent en tueurs, ou en partisans des tueurs. (...) Ceux qui appartiennent à la même communauté sont « les nôtres », on se veut solidaire de leur destin mais on se permet aussi d'être tyrannique à leur égard ; si on les juge « tièdes », on les dénonce, on les terrorise, on les punit comme « traîtres » et « renégats ». Quant aux autres, quant à ceux de l'autre bord, on ne cherche jamais à se mettre à leur place, on se garde bien de se demander si, sur telle ou telle question, ils pourraient ne pas être complètement dans leur tort, on évite de se laisser adoucir par leurs plaintes, par leurs souffrances, par les injustices dont ils ont été victimes. A l'inverse, poursuit Maalouf, dès lors qu'on conçoit son identité comme étant faite d'appartenances multiples, certaines liées à une histoire ethnique et d'autres pas, certaines liées à une tradition religieuse et d'autres pas, dès lors que l'on voit en soi-même en ses propres origines, en sa trajectoire, divers confluent, diverses contributions, divers métissages, diverses influences subtiles et contradictoires, un rapport différent se crée avec les autres, comme avec sa propre tribu. »¹¹.

La focalisation et l'homogénéisation

Le regard raciste se focalise sur une différence, souvent physique. Il associe les caractères anatomiques à des caractères moraux et culturels. L'identification des traits distinctifs génère chez le stigmatisant ou ici, le « racisant », une association avec un système d'idées préconçues. La focalisation du regard raciste rend le corps visé plus visible que les autres. Il a donc aussi pour effet de faire disparaître l'individualité derrière la catégorie générale de la prétendue race.

Cette généralisation ou homogénéisation des groupes « racisés » (« tous les mêmes »), par laquelle les caractéristiques propres à chaque individu disparaissent derrière une identité de groupe, nie toute autonomie à la personne et présuppose que ses comportements sont communs à l'ensemble des membres de son groupe. Ce processus mène à une **essentialisation**, qui semble figer les identités.

¹⁰ Corinne Rostaing, « Stigmatisme », *Sociologie* [En ligne], Les 100 mots de la sociologie, mis en ligne le 01 février 2015, consulté le 06 novembre 2016. URL : <http://sociologie.revues.org/2572>. Voyez également Erving Goffman, « Stigmatisme, les usages sociaux des handicaps », 1963, Paris, Minit, 1975

¹¹ Amin Maalouf, « Les identités meurtrières », Editions Grasset, Le Livre de Poche, 1998

L'essentialisation et la transmissibilité

Essentialiser équivaut à considérer que les personnes correspondant à certaines caractéristiques (par exemple, les femmes) répondent à une « nature » ou à une « essence » (de « la » femme).

Les racistes voient les caractéristiques attachées à un groupe comme faisant partie de ce qu'ils considèrent comme la « nature » ou de l'essence de ce groupe ; ils les considèrent comme permanentes, voire transmissibles de génération en génération ou au sein de ce groupe, le plus souvent biologiquement. Le regard raciste est une activité de catégorisation et de fermeture du groupe sur lui-même.

La prétendue race, parce qu'elle est un stigmate indélébile, donne lieu à une essentialisation radicale et totale¹².

La hiérarchisation

Une hiérarchisation des caractéristiques accolées au groupe racisé est opérée, étant entendu que les caractéristiques que le raciste est supposé avoir sont fondamentalement supérieures tandis que celles du groupe racisé seraient anormales, arriérées ou inférieures.

Il y a là une production sociale, avec des effets sociaux concrets sur les personnes assignées à telle ou telle identité. En opérant un classement entre le « eux » et le « nous », le racisme justifie des « avantages » pour les uns et des « désavantages » pour les autres, et il légitime ainsi un système discriminatoire. « La racialisation est le processus par lequel la race et plus largement les différences et les *questions des différences* sont instituées socialement comme pertinentes pour comprendre la société et pour agir ou réagir en tant qu'acteur »¹³.

La thèse soutenue dans l'ouvrage « Le racisme européen », de Pietro Basso¹⁴ tend à démonter la représentation dominante : le racisme comme une croyance qui va du bas de l'échelle sociale vers le haut. Selon cette représentation très répandue, le racisme serait une impulsion, un sentiment naissant de l'ignorance des incultes, de la peur « des autres ». Bref, plus que tout, un produit des classes subalternes, que les intellectuels s'efforceraient d'endiguer. Or, le racisme traverse *toutes* les classes sociales et de plus, le processus de racisation (ou racialisation) correspond à « la construction de hiérarchies sociales et ethno-raciales, caractérisées par des rapports de

¹² De Rudder, V. , Poiret, C., & Vour'ch, F., « L'inégalité raciste. L'universalité républicaine à l'épreuve », Paris, PUF, 2000, cités par Saïd Bouamama et Yvon Fotia dans « Race », Dictionnaire des dominations, de sexe, de race, de classe, Jessy Cormont, Yvon Fotia, , Editions Syllepse, Paris, 2012, p. 302.

¹³ « Race », Collectif Manouchian, Saïd Bouamama (Dir.) Jessy Cormont, Yvon Fotia, Dictionnaire des dominations, de sexe, de race, de classe, Editions Syllepse, Paris, 2012, p. 301 et p. 302.

¹⁴ Pietro BASSO, « Le racisme européen, Hier et aujourd'hui », Editions Syllepse, Paris, février 2016, 314 p.

domination et de subordination, entre des groupes inégaux ». Cette racialisation « converge, aujourd'hui comme par le passé, avec des intérêts économiques, est mondialisée, dans la mesure où elle s'incarne dans la division et la stratification des ressources et des pouvoirs à l'échelle mondiale »¹⁵. Soulignons d'ailleurs que, lorsque l'extrême-droite, incarnant le racisme, arrive au pouvoir, c'est *en général* avec l'appui du monde des affaires, de l'élite financière...

On le voit, **c'est bien la société qui engendre le racisme, et non les individus**. Cette précision est importante : trop longtemps, on a fait porter les efforts de l'intégration aux seuls migrants ou aux enfants de migrants. Or, si on inverse la causalité, c'est -à plus d'un titre- à la collectivité que correspond le rôle de mise en place des mécanismes de solidarité permettant à une société et à chaque personne de se développer dans le respect de la diversité et dans le respect des droits de chacun-e.

¹⁵ Horia Kebabza, « « L'universel lave-t-il plus blanc ? » : « Race », racisme et système de privilèges », Les cahiers du CEDREF [En ligne], 14 | 2006, mis en ligne le 03 décembre 2009, Consulté le 19 août 2016. URL : <http://cedref.revues.org/428>